Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 59 (1949-1950)
Heft: 7

Artikel: Ceux qui errent...
Autor: Thomas, Max-Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-558565

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cours, on nous a initié à tout, on nous a prouvé que le travail de chacun d'entre nous est important, celui de la femme de ménage aussi bien que celui du directeur.»

Nos buts et nos ambitions

De même que les enfants arriérés, en raison de leur handicap intellectuel, ont bénéficié avant les autres des nouvelles méthodes d'enseignement, de même les enfants handicapés socialement ont profité les premiers de l'éducation sociale et communautaire. Et dans ce domaine, nous sommes obligés de constater que nous avons beaucoup à recevoir de l'étranger, en raison même de nos privilèges.

Mais les institutions suisses, si elles ont beaucoup à gagner au contact des pays voisins, ont pour mission historique de protéger l'individu contre les dangers de la collectivité. C'est pourquoi notre travail à la Grande-Boissière doit être de tirer parti de toutes les méthodes dynamiques qui nous viennent de l'étranger et de leurs vues sociales progressistes, tout en prenant garde cependant de ne pas abandonner l'individu aux réformes massives et de maintenir, en face de positions souvent unilatérales et dogmatiques, notre façon essentiellement humaine d'envisager ces problèmes.

Certains milieux suisses ont vu dans nos cours une occasion de rajeunir l'esprit des maisons d'enfants et les méthodes qui y sont appliquées, et les milieux internationaux, de leur côté, ont attaché du prix avant tout au travail accompli en commun par des élèves de toutes nationalités.

Encouragée de tous côtés à transformer son activité d'après-guerre en une activité permanente, notre association espère faire profiter largement les maisons suisses, de même que celles d'autres pays, des expériences effectuées à la Grande-Boissière.

LE PROBLÈME DU MOIS

CEUX QUI ERRENT...

Dans notre étrange et sordide Europe d'aujourd'hui des milliers et des milliers d'êtres humains vont et viennent à l'abandon. Ils n'ont patrie, foyer ni repos. Après les enfants perdus des temps des guerres et des invasions, c'est le temps des familles, des hommes et des adolescents perdus.

Dans des camps, en Allemagne, en Autriche, en Italie, on a groupé, parqué, par millions, d'autres errants déjà. D'autres et d'autres, par milliers et dizaines de milliers, ont trouvé refuge provisoire dans des masures ou des ruines. Moins nombreux, plus chanceux, d'autres et d'autres ont franchi les mers en de rudes convois pour trouver en Australie ou dans les Amériques d'autres camps d'abord, et l'espoir d'un foyer neuf et d'un travail, cette traite moderne des blancs d'Europe où le jeune seul a sa chance sur le vieux, le fort sur l'affaibli, le manuel ou le paysan sur le rêveur ou l'intellectuel, où le poète ni l'artiste n'ont plus de chance.

Mais je pense surtout aux vagabonds et aux errants. A ceux qui viennent frapper à nos portes. Epaves des épaves d'Europe, écume de l'écume de nos misères, de nos lois et de nos politiques.

Ceux que les hasards ou les circonstances des jours, des dates et des lieux ont empêché de trouver abri dans les cadres et les camps des illégaux et des sans-patrie. Ceux que l'amour d'aventure et de liberté a emportés loin des cadres et des camps, de leur lourde miséricorde et de leur promiscuité terrible. Ceux que les lois, les règlements et les frontières impitoyables des âges contemporains condamnent à fuir et à fuir encore, fuite après fuite, route après route, prison après prison. Jusqu'à ce qu'une déchéance entière les ait rongés, brisés et condamnés. Ceux qui ne savent et ne peuvent. Ceux qui vont, et vont, et vont, jusqu'à l'épuisement d'eux-mêmes et de leur âme.

Ceux qu'on arrête et qu'on expulse, ceux avec qui les pays jouent à la raquette des lois, volants vite boueux et salis de trop de chutes. De pays en pays, vagabonds, puis clandestins, puis en rupture de ban, puis voleurs. Puis tout, et le reste. Je pense à eux pour être de leur race secrète sans doute: ...que ferais-je d'un camp sinon le fuir, si mon destin devait devenir semblable au leur, si la guerre ou la politique devaient faire de moi un fugitif et un proscrit à mon tour... Que deviendrais-je, sinon semblable à eux?

Dans notre étrange et sordide Europe d'aujourd'hui, c'est le temps des hommes perdus qui n'ont plus de patrie, de foyer ni de repos.

Souvent, presque à chaque heure, je pense à ces errants. Si souvent il nous arrive d'en trouver sur notre route. Si souvent nous en voyons surgir, coupables aux yeux de la loi, coupables aux yeux des hommes. Quels mensonges ne nous ont-ils dits, quels délits n'ont-ils pas commis, à quels crimes ne vont-ils s'abandonner?

Qu'on les dit, si vite, fort de quelques brèves expériences, indignes d'intérêt... Coupables? Peut-être, aux yeux des hommes. Mais qui sera coupable aux yeux de Dieu? Eux? Ou nous? Ces errants que le monde fabrique à la mesure de ses lois d'exil et d'exception, par milliers et par milliers...

Oh! je ne veux paraître m'abandonner aux faciles attendrissements des démagogues romantiques ni des sentimentaux. Je sais les dures raisons d'Etat et leurs nécessaires duretés. Je sais les impitoyables nécessités des ordres et des lois et leur stricte condition, si elles veulent sauver les leurs.

Mais, dans les temps que nous vivons, je sais aussi l'effroyable déséquilibre qui trace partout de mouvantes et d'injustes frontières entre l'ordre et le désordre et fait baptiser ordre souvent de pires désordres. Je pense à nos jeunesses, et je pense à «leurs» jeunesses, à ces errants d'Europe.

*

Je revois souvent, ces jours, les temps de la guerre et des frontières. Tant d'ombres qui passaient longeant nos frontières, soldats en déroute, civils perdus des hommes et des dieux, enfants solitaires fuyant vers l'aventure qui leur serait plus pitoyable que la vie. De borne en borne, ils allaient quêtant je ne sais quoi, fuyant je ne sais où. Que nous en avons reçus, abrités, aidés de notre mieux. Il y avait la loi, il y avait l'uniforme et il y avait la frontière. Il y avait aussi la loi d'accueil et d'amour. De 1940 à 1945 j'ai pu aimer mes hommes comme ces gardes-frontières, ces douaniers ou ces gendarmes à nos côtés, parce que chacun d'eux et avec nous avait su accorder et son cœur et son devoir. Chez les Allemands et les Français de 1940 et 1944, j'avais trouvé les mêmes cœurs au-delà de la guerre. Ces quelques tragiques exceptions, ces scories sanglantes qui jetaient d'inutiles et de pauvres cadavres soudain sur nos routes, j'en ai connues, d'elles aussi, sur notre sol et sur l'autre sol, mais rares entre tant de grandeurs et comme pour nous en confirmer la plus haute exigence.

*

Comme au temps de guerre des milliers d'êtres errent par le monde. Fugitifs, errants, qui ont perdu avec leurs papiers leurs droits d'être et leur repos. Que pouvons-nous, que faisons-nous pour eux? L'après-guerre doit-elle donc être plus impitoyable que la guerre pour ses victimes?

Max-Marc Thomas.

JOURNAL D'UN RÉFUGIÉ DE 20 ANS

Le vagabond adolescent

Nous publions sous ce titre un récit d'un réfugié âgé de vingt ans. Cet épisode vécu par un jeune fugitif nous a paru symbolique de la misère dans laquelle se débattent tant d'exilés dans l'Europe entière.

Je viens de lire dans un journal quelque chose qui m'a frappé. La police avait arrêté quelqu'un qui «vagabondait» dans les rues de Lausanne.

Je ne suis pas content de ce mot. Je ne peux m'imaginer comment il est possible de «vagabonder». On se trouve parfois en état de vagabondage, c'est vrai. A moi aussi cela m'est arrivé, et pas une seule fois. Mais «vagabonder»? Ce verbe m'étonne. Le vagabond c'est presque toujours un individu tout à fait passif. Il n'a pas d'argent, c'est-à-dire pas de moyens de subsister, mais ne fait rien pour s'en procurer. Car s'il essaye de voler il n'est plus un vagabond, mais un voleur. S'il demande quelque chose à quelqu'un, il est un mendiant. S'il commence à travailler, il devient ouvrier ou je ne sais quoi, un membre utile de la société. Et s'il perd son travail il sera, il n'y a pas de doute, un chômeur, digne de l'aide de l'Armée du Salut et des nombreuses cuisines de l'Assistance sociale.

Je me souviens d'une petite histoire de ma vie. Elle s'est passée quand je me suis trouvé vraiment en état de vagabondage. A cette époque, je venais de sortir de la prison de la Santé, à Paris, où j'avais fait six mois pour avoir volé, pour la façon instable dont j'avais vécu, et pour mes péchés contre la société, sans doute.

Il faisait tout à fait noir. J'était tout seul dans la rue de la Santé. Il pleuvait. J'avais une barbe dégoûtante. Une faim formidable. J'avais froid, car mon manteau élégant de jadis avait disparu